

Ce numéro spécial du *Journal Médical Libanais* fait suite à un colloque international de bioéthique réuni à l'occasion des *Printemps* de la Faculté de médecine de l'Université Saint-Joseph. Beaucoup d'intervenants étrangers y ont pris part, bien que ce mot d'étranger ne sonne pas vraiment éthique, car, comme disait Térérence, « rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Ce sont des amis pour la plupart, venus de France, de Belgique, de Pologne, de Tunisie et du Maroc ; ils ont été à des degrés divers associés, soit aux Comités d'éthique nationaux, soit aux Comités internationaux de bioéthique de l'UNESCO.

Ce numéro spécial d'un journal scientifique est consacré à l'éthique médicale et à la bioéthique. Pourtant « l'éthique n'est pas une science », comme l'affirme avec justesse Pierre Le Coz. Car si l'éthique a ses raisons, ce ne sont pas des raisons scientifiques. Ce sont des raisons auxquelles on peut opposer d'autres raisons à partir desquelles va nécessairement émerger un débat contradictoire. Mais bien souvent, la division est intérieure : c'est nous-même qui oscillons entre deux positions sans arriver à nous décider. Décider, c'est étymologiquement, « couper en tranchant ». Repousser l'échéance serait contraire à l'éthique qui est une réflexion au service de l'action. Arrive le moment où il faut couper court aux tergiversations, se résoudre à sectionner l'une des deux branches de l'alternative.

L'éthique n'est pas non plus la déontologie, même si la terminologie anglo-saxonne mêle souvent « *ethics* » et « *professionalism* ». On ne peut sans cesse recourir au subterfuge de l'arsenal des normes abusivement qualifiées d'« éthiques ». De fait, et quelles que soient les professions envisagées, partout aujourd'hui nous voyons fleurir des codes ou des chartes « éthiques » censés nous aider à bien décider en toutes circonstances. Il convient de ne pas confondre la déontologie, qui est la condition de survie d'une pratique, avec le questionnement éthique qui naît d'une situation de crise générée par un conflit entre des valeurs. Car l'éthique – on ne le répétera jamais assez – est un questionnement ; elle émerge quand nous sommes mis en demeure de hiérarchiser nos valeurs : quelle est celle à laquelle nous tenons le plus ? À situation et niveau d'informations équivalents, deux médecins ne prendront pas les mêmes décisions. Et tant que nos sociétés résisteront à la tentation de tout codifier par le droit, il en sera toujours ainsi.

Comme on le sait, l'éthique est marquée du sceau de l'embarras. Je cite encore Le Coz : « Elle procède d'une inquiétude, au sens littéral du terme : perte d'une situation antérieure de quiétude. » L'éthique commence là où s'achève la paisible insouciance. Comme le dit Lévinas, lorsque le visage souffrant d'autrui se tourne vers moi, je « perds ma place au soleil ».

Au cours du colloque, une journaliste m'a posé une question que mes étudiants me posent très souvent et que même Paul Ricœur s'était posée : Faut-il distinguer entre morale et éthique ? À vrai dire, rien dans l'étymologie ou dans l'histoire des mots ne l'impose. Par convention, Ricœur avait défini la visée éthique par les trois termes suivants : « visée de la vie bonne, avec et pour les autres, dans des institutions justes ». Justifiant la primauté de l'éthique sur la morale, Ricœur n'en a pas moins réaffirmé la nécessité pour la visée éthique de passer par le crible de la norme. Plusieurs thèmes sont déclinés, ayant trait, comme il se doit, à la vie, à la mort : « Fin de vie et interrogations actuelles », « Nouveaux enjeux éthiques de la sexualité et de la reproduction humaine », « L'universalité des valeurs, des textes et des réglementations », « Enjeux éthiques dans le handicap et les maladies mentales », enfin « Bioéthique et enseignement ». La Faculté de médecine, pionnière en bioéthique depuis des lustres, se devait de rassembler ses ressources propres et celles de ses nombreux amis, au Liban comme à l'étranger, pour offrir un tel menu. Et tout le monde

conviendra qu'il est impératif, au cours de notre exercice professionnel, de savoir s'arrêter pour prendre le temps du recul et de la réflexion. Ce dossier peut inciter à s'accorder un moment de retraite (au sens spirituel du terme) et un lieu d'échanges féconds.

Pour animer ce colloque des « *Printemps de la Faculté* », beaucoup se sont rassemblés : des étudiants, des enseignants, des anciens de la Faculté, mais aussi des collègues et des amis d'Europe ou du Maghreb, qui ont sans doute un peu hésité avant de venir dans cette région du monde embrasée par le feu, la poudre, la haine et la barbarie. L'ancien président Charles Hérou avait trouvé une formule magnifique pour décrire en quatre mots la situation de notre pays : « vivre avec nos volcans ». En effet, comme toutes ces populations établies à côté des volcans, incertaines sur leur sort et sur le réveil du feu, nous sommes là, cohabitant avec des volcans de toutes sortes, tantôt éteints, tantôt en éruption et nous n'avons d'autres choix que d'oublier les volcans, d'agir pour les vivants, de célébrer le printemps, ce que Louis Aragon appelait justement « le démenti des fleurs au vent de la panique ».

J'étais vraiment heureux d'inaugurer ces *Printemps* avec tant d'amis venus de loin. Jadis et naguère, les congrès médicaux étaient peu fréquents, mais très fréquentés. Le congrès de la Faculté de médecine constituait l'événement médical de l'année au Liban et dans la région. En feuilletant les archives, en relisant le nom des participants, on est étreint par une intense émotion, la nostalgie de printemps que nous n'avons pas connus qui mêlaient par dizaines les médecins accourus de Damas et d'Alep, de Haïfa et de Jérusalem, d'Istanbul et d'Athènes, de Téhéran et de Bagdad. Si les printemps arabes, à une ou deux exceptions près, ne sont plus que de sombres hivers, nous ne pouvons que souhaiter à nos voisins, à nos amis et d'abord à nous-mêmes de connaître à nouveau des printemps.

En hommage à nos amis qui sont venus nombreux de France et de Belgique, je vais reprendre quelques vers qui célébraient, en 1941 et en pleine guerre, la lutte du printemps contre la folie des hommes.

*« Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses  
Ni ceux que le printemps dans les plis a gardés  
Je n'oublierai jamais l'illusion tragique  
Le cortège, les cris, la foule et le soleil  
Les chars chargés d'amour, les dons de la Belgique  
Je n'oublierai jamais les jardins de la France  
Semblables aux missels des siècles disparus  
Les roses tout le long du chemin parcouru  
Le démenti des fleurs au vent de la panique »*

Roland TOMB, MD, PhD\*  
*Guest editor*

---

RÉFÉRENCES : Mattei JF, Harlé JR, Le Coz P, Malzac P. Questions d'éthique biomédicale, Paris, Médecine Sciences Publications/Flammarion, 2008.

\*Faculté de médecine, Université Saint-Joseph (USJ) de Beyrouth, Liban.

Docteur en médecine et en philosophie et éthique. Doyen de la Faculté de médecine de l'USJ.

Vice-président du Comité international de bioéthique (UNESCO).

roland.tomb@usj.edu.lb